Laura Bellini



Inscrits à la même adresse

Un appartement peut se vendre. Un avenir à deux doit se choisir.

Inscrits à la même adresse

Un appartement peut se vendre. Un avenir à deux doit se choisir.

Laura Bellini

ROMANS

ISBN: 9788384903155

ALL-IN Rafał Płonkowski



TABLE DES MATIÈRES

INTRO 4
Chapitre 1 - Quatre semaines 13
Chapitre 2 - Les frontières invisibles 24
Chapitre 3 - La fissure sous la peinture 37
Chapitre 4 - Les choses que nous n'avions pas dites 48
Chapitre 5 - Le droit de dire non 59
Chapitre 6 - La lumière entre nous 69
Chapitre 7 - De l'autre côté du baiser 79
Chapitre 8 - Une place pour deux 90
Chapitre 9 - Le prix d'un risque partagé 101
Chapitre 10 - Sans distance de sécurité 113
Chapitre 11 - Ce dont j'ai vraiment besoin 126
Chapitre 12 - Deux projets différents 138
Chapitre 13 - Une échéance impossible à repousser 149
Chapitre 14 - La vérité a un prix 161
Chapitre 15 - Tout ce que tu ne m'avais pas dit 172
Chapitre 16 - La place vide à table 185
Chapitre 17 - Une porte à soi 195
Chapitre 18 - Une nouvelle adresse 206
Chapitre 19 - Ce qui nous appartient vraiment 217
Chapitre 20 - L'adresse que nous avons choisie 229

INTRO

La première chose que j'ai faite en entrant dans l'appartement a été d'ouvrir toutes les fenêtres. La deuxième, de glisser dans mon sac à main une vieille clé que je portais à mon trousseau depuis sept ans, bien qu'elle ne corresponde plus à la serrure depuis longtemps.

Gdańsk sentait la pluie, les pavés mouillés et la mer, qu'on ne pouvait pas apercevoir depuis ce quartier de Wrzeszcz. Une fine couche de poussière s'était déposée sur le rebord de la fenêtre. Sous mes doigts, j'ai senti une irrégularité dans le bois, exactement à l'endroit où j'avais autrefois renversé du vin rouge. J'avais fait disparaître la tache dès le lendemain matin, mais la trace laissée par un ponçage trop énergique était restée.

Je n'avais aucune intention de me replonger dans le passé ce jour-là.

J'étais venue vendre l'appartement.

J'avais trente-six ans, ma propre agence immobilière, un emprunt pour un petit local professionnel et suffisamment d'expérience pour savoir que l'attachement sentimental était le supplément le plus coûteux de toute transaction. Au cours des derniers mois, je m'étais séparée de mon associé, j'avais repris ses engagements financiers et renoncé aux vacances pour lesquelles j'économisais depuis deux ans. La vente de ma part de l'appartement devait me permettre de remettre de l'ordre dans mes finances et, pour la première fois depuis longtemps, de cesser de vérifier mon solde bancaire avant chaque virement important.

C'est pourquoi j'avais étalé sur la table mon plan de préparation du bien en vue des visites.

Quatre semaines.

C'était le délai que je m'accordais pour aménager un appartement témoin, faire réaliser des photographies professionnelles et entamer les discussions avec les acheteurs intéressés.

Tout était calculé.

À l'exception d'un homme.

— Tu ranges toujours les tasses par ordre de taille ?

La voix venait du couloir. Je n'avais pas besoin de me retourner pour savoir qui se tenait derrière moi.

Norbert Rogowski.

Pendant trois ans, nous avions partagé cette adresse. D'abord comme deux connaissances réunies par le hasard et un loyer beaucoup trop élevé. Puis comme copropriétaires, lorsque l'ancienne propriétaire avait décidé de vendre et que nous avions commis la folie d'acheter l'appartement ensemble.

Nous n'étions pas en couple.

À l'époque, je répétais cette phrase bien plus souvent que la situation ne l'exigeait.

— Seulement quand je sais que quelqu'un va essayer de les déplacer, ai-je répondu sans lever les yeux de mes documents.

J'ai entendu son rire. Grave, bref, dépourvu de cette politesse artificielle à laquelle plusieurs années de travail avec les clients m'avaient habituée.

— Donc rien n'a changé.

Je me suis retournée.

Norbert avait quarante ans, des cheveux sombres où apparaissaient les premières mèches argentées aux tempes, et cette même faculté agaçante de paraître parfaitement à l'aise, même dans les situations où n'importe qui d'autre se serait senti de trop. Il portait une chemise bleu marine aux manches retroussées. Sur son avant-bras, j'ai remarqué une marque claire laissée par une coupure récente.

Dans une main, il tenait un sac en papier provenant d'une boulangerie. Dans l'autre, une petite boîte à outils.

— Beaucoup de choses ont changé, ai-je dit.

Son regard a quitté mon visage pour se poser sur les documents soigneusement disposés devant moi.

— Je vois ça.

Il ne m'a pas demandé s'il pouvait entrer. Il avait exactement autant de droits que moi sur cet appartement. Pourtant, il s'est arrêté sur le seuil du salon, comme s'il attendait une invitation.

Ce petit geste m'a irritée davantage que ne l'aurait fait une entrée sans cérémonie.

— Nous sommes censés discuter des préparatifs aujourd'hui, lui ai-je rappelé.

— Je sais. C'est pour ça que je suis venu.

Il a posé le sac sur le plan de travail de la cuisine et en a sorti deux croissants.

— Je n'ai pas pris de petit déjeuner, ai-je déclaré machinalement avant de réaliser qu'il ne m'avait rien demandé.

— Je m'en souviens.

Il a déposé l'un des croissants sur une petite assiette. Il n'a pas touché au second.

Pendant un instant, j'ai observé ses mains. Elles avaient toujours été un peu abîmées, même lorsqu'il portait une veste élégante. Restaurateur de meubles, il était capable de consacrer des heures à un détail que personne d'autre que lui n'aurait probablement remarqué. Autrefois, je lui reprochais de perdre son temps. Il me répondait que tout ce qui avait de la valeur ne pouvait pas forcément s'estimer au mètre carré.

Et c'était précisément ce que je m'apprêtais à faire.

— J'ai préparé un calendrier, ai-je annoncé en désignant les documents. L'équipe de peinture arrive lundi. Mardi, le photographe prendra les premières photos. Ensuite, nous remplacerons les luminaires, nous rafraîchirons le parquet et nous installerons quelques meubles neutres.

Norbert s'est approché de la fenêtre.

— Neutres ?

— Des meubles qui n'imposent pas aux acheteurs l'histoire de quelqu'un d'autre.

— Donc beiges.

— Donc adaptés.

Il m'a jeté un regard par-dessus son épaule.

— Paulina, cet appartement a sa propre personnalité.

— La personnalité ne rembourse pas les mensualités d'un emprunt.

Mes paroles étaient sorties plus sèchement que je ne l'avais voulu. Norbert n'a pas répondu immédiatement. Il a fait glisser ses doigts sur le cadre en bois de la fenêtre, puis

a regardé l'espace vide contre le mur, là où se trouvait autrefois une longue commode.

— Tu l'as emportée ? a-t-il demandé.

— Je l'ai vendue après mon déménagement.

— C'est dommage.

— J'avais besoin de place.

Il a hoché la tête. Il n'a pas essayé de me convaincre que j'avais pris la mauvaise décision. Norbert avait ses défauts, mais il savait respecter les sujets dont je ne souhaitais pas parler.

Il a sorti une feuille pliée de sa poche.

— J'ai préparé un plan, moi aussi.

Évidemment.

J'ai pris le document et l'ai déplié sur la table. J'y ai découvert un croquis du salon dessiné à la main, les dimensions des murs et la disposition des meubles. Près de la fenêtre, il avait dessiné un fauteuil à haut dossier, accompagné d'une lampe et d'une petite table. Sur le mur opposé, il avait prévu une bibliothèque.

L'ensemble était étonnamment réussi.

— Où vas-tu trouver tout ça ? ai-je demandé.

— J'en ai déjà la plus grande partie.

— Dans ton atelier ?

— Une partie.

J'ai remarqué sa brève hésitation.

— Norbert ?

— J'ai apporté quelques pièces à l'avance. Elles sont dans la chambre du fond.

J'ai regardé vers la porte fermée.

À cet instant, je me suis souvenue du message qu'il m'avait envoyé trois semaines plus tôt. Il m'avait demandé de ne pas faire vider entièrement l'appartement, parce qu'il devait d'abord régler quelques questions concernant les meubles. J'avais supposé qu'il s'agissait simplement de récupérer les affaires restées sur place après nos déménagements.

— Combien de pièces, exactement ?

— Viens, je vais te montrer.

Il a ouvert la porte.

La pièce que je comptais transformer en chambre témoin lumineuse ressemblait à un petit atelier. Des chaises en bois étaient alignées contre les murs, accompagnées d'une vitrine partiellement restaurée et de deux petites tables. Un plateau reposait sur des tréteaux ; à côté, plusieurs bidons d'huile pour bois étaient disposés avec soin.

Tout était parfaitement rangé, mais la pièce n'était présentable ni pour une séance photo ni pour des visites d'acheteurs.

Près de la porte, j'ai aperçu une vieille plaque portant le nom de son atelier.

ROGOWSKI. RESTAURATION DE MEUBLES.

— Cette pièce devait être vide, ai-je dit à voix basse.

— Je sais.

— Quand comptais-tu m'en parler ?

— Aujourd'hui. Avant que nous commencions à déplacer quoi que ce soit.

Je me suis arrêtée près de la vitrine. Sur l'une de ses étagères en verre reposait une petite enveloppe contenant des documents, tandis qu'un mètre ruban enroulé dépassait sous une chaise.

Manifestement, Norbert utilisait cette pièce depuis un certain temps déjà.

— Tu devais retirer le mobilier avant le début des préparatifs.

— Je n'ai jamais dit que j'enlèverais tout avant notre rendez-vous d'aujourd'hui.

— Mais tu savais que je prévoyais de vendre.

— Oui.

Cette réponse calme m'a privée de la possibilité de formuler une nouvelle accusation.

Je l'ai observé quelques instants. De près, je distinguais la fatigue dissimulée derrière son calme habituel. Je me suis rappelé l'époque où il lui arrivait de rentrer du travail après minuit et de passer encore une heure à me raconter l'histoire d'une chaise dénichée sur un marché, comme s'il venait de découvrir un trésor inestimable.

Autrefois, j'aimais l'écouter.

Peut-être même un peu trop.

— J'ai besoin d'une réponse claire, ai-je dit. Est-ce que tu acceptes de préparer l'ensemble de l'appartement pour la vente ?

Norbert a regardé le croquis que je tenais toujours à la main.

— J'accepte de le préparer pour les visites pendant quatre semaines. Je veux simplement que nous utilisions

mes meubles au lieu de louer du mobilier quelconque. Et avant que quoi que ce soit ne quitte cet appartement, nous devons fixer des dates.

— Des dates pour quoi ?

— Pour tout ce qui m'appartient.

Un silence s'est installé entre nous.

Je n'aimais pas constater que sa proposition commençait soudain à me paraître raisonnable. Les meubles étaient magnifiques. Restaurés avec goût, uniques, parfaitement adaptés à cet appartement aux hauts plafonds et au vieux parquet. Ils pourraient m'aider à obtenir un meilleur prix.

Mais Norbert n'était pas venu uniquement pour m'aider à mettre l'intérieur en valeur.

— Nous pouvons discuter des dates, ai-je répondu. En revanche, je refuse que la vente dépende de ton atelier.

Pendant quelques instants, il m'a regardée sans rien dire.

— Je comprends.

Cela ne ressemblait pas à un accord. Plutôt à la reconnaissance d'une limite qu'il n'avait pas encore l'intention de franchir.

J'ai posé le croquis sur le rebord de la fenêtre. Alors que je tendais la main vers mon téléphone, Norbert a déplacé sa boîte à outils pour me faire de la place.

Nous nous sommes retrouvés tout près l'un de l'autre, pour la première fois depuis son arrivée sans la distance rassurante d'une table entre nous.

Il sentait le linge fraîchement lavé, le bois et quelque chose de familier auquel je ne parvenais pas à donner de nom.

— Paulina, a-t-il dit plus doucement. Je suis vraiment heureux que tu sois revenue.

J'ai levé les yeux vers lui.

Il n'y avait aucune provocation sur son visage. Pas le moindre sourire qui lui aurait permis de transformer ses paroles en plaisanterie.

La réponse m'est venue immédiatement à l'esprit.

J'aurais pu lui dire que j'étais revenue uniquement à cause de l'appartement. Que quatre semaines de travail m'attendaient, qu'ensuite nous signerions les documents et que chacun reprendrait sa route.

À la place, je lui ai demandé :

— Et si, cette fois, je n'avais pas envie de rester ?

Norbert ne s'est pas écarté, mais il n'a pas non plus essayé de me retenir.

— Alors il faudra que j'apprenne à respecter ton choix, a-t-il répondu.

Je l'ai regardé, mon téléphone immobile dans la main.

Et pour la première fois de la journée, je n'ai pas pensé à ce que la vente de l'appartement pourrait me rapporter, mais à la raison pour laquelle c'était précisément cette réponse que je redoutais le plus.

Chapitre 1 - Quatre semaines

Le lendemain, je suis arrivée à l'appartement à huit heures quinze, armée de mon ordinateur portable, d'un nuancier et de la ferme résolution de ne pas laisser Norbert Rogowski prendre le contrôle de la vente du bien. Cette résolution m'avait paru parfaitement raisonnable jusqu'au moment où, par la porte entrouverte, j'ai découvert qu'il avait déjà déplacé tous les meubles du salon contre un même mur.

Il se tenait au milieu de la pièce, vêtu d'un tee-shirt gris et d'un pantalon de travail sombre. Il tenait un niveau à bulle à la main. Sur le sol, il avait étalé les feuilles de papier qui avaient auparavant servi à protéger une petite table restaurée.

— Nous avions rendez-vous à neuf heures, ai-je dit.

— Il est huit heures quinze.

— C'est précisément pour cette raison que je te le fais remarquer.

Norbert a consulté sa montre.

— Je suis arrivé plus tôt pour t'éviter de voir le pire du désordre.

— J'apprécie l'intention. Mais la prochaine fois, j'aimerais savoir ce que tu comptes déplacer.

Il a posé son niveau à bulle. Il n'avait pas l'air vexé, ce qui m'a privée du plaisir de savourer une petite victoire.

— Tu as raison. J'aurais dû t'envoyer un message.

Je n'avais pas prévu cette réponse.

J'ai sorti mon ordinateur et me suis installée à la table de la cuisine. Pendant les sept années où nous avions vécu

séparément, j'avais eu le temps d'oublier à quel point il était difficile de se disputer avec lui lorsqu'il décidait soudain de cesser de discuter. Norbert n'avait pas besoin d'avoir le dernier mot. Il lui suffisait d'être convaincu que son point de vue avait été correctement compris.

— J'aimerais que nous établissions quelques règles aujourd'hui, ai-je annoncé. Quatre semaines de préparation et de visites. Aucune modification décidée seul, aucune dépense imprévue et surtout, interdiction de transformer l'appartement en garde-meuble.

— Et moi, j'aimerais que tu cesses de le considérer comme une boîte vide dont il faudrait se débarrasser le plus vite possible en la remettant à son prochain propriétaire.

Je l'ai regardé par-dessus mon écran.

— C'est précisément le principe d'une vente immobilière.

— Vendre, oui. Pas faire comme si personne n'avait jamais vécu ici.

— Les acheteurs ne paient pas pour nos souvenirs.

— Je n'ai jamais prétendu le contraire.

Il s'est approché de la fenêtre et a désigné une partie du mur sur laquelle le soleil de l'après-midi dessinait habituellement une large bande dorée.

— Tu te souviens pourquoi nous avions choisi cet appartement ?

Je m'en souvenais parfaitement. Nous l'avions visité un après-midi de novembre, alors qu'une neige humide tombait derrière les vitres. L'agent immobilier vantait la desserte par les transports et la hauteur sous plafond. Norbert s'était arrêté devant la fenêtre, avait tendu la main vers la lumière

et déclaré que cet endroit serait magnifique si quelqu'un lui permettait enfin de respirer.

Moi, pendant ce temps, je vérifiais l'état de l'installation électrique.

— Parce qu'il coûtait moins cher que les appartements comparables du quartier, ai-je répondu.

Il a souri.

— Évidemment.

— Et qu'il présentait un bon potentiel d'investissement.

— Naturellement.

— Arrête.

— Mais je n'ai même pas commencé.

Malgré moi, j'ai senti l'amusement me gagner. Je me suis empressée de le dissimuler derrière l'écran de mon ordinateur.

Norbert a déplié sur la table le dessin qu'il avait préparé. Utiliser ses meubles pouvait réellement contribuer à mettre le bien en valeur. Le fauteuil restauré, la vitrine et la petite table formaient un ensemble harmonieux. Ils ne ressemblaient pas à ce mobilier de catalogue que l'on retrouvait dans des centaines d'annonces similaires.

Mais autre chose me préoccupait.

— De combien de temps as-tu besoin pour enlever tes affaires de la chambre du fond ?

Pendant un instant, il a lissé le bord de la feuille.

— J'aimerais y laisser une partie du mobilier jusqu'à la fin des quatre semaines.

— Pourquoi ?

— Je n'ai pas assez de place dans mon atelier en ce moment.

— Tu peux louer un espace de stockage.

— Je pourrais. Mais ça coûte de l'argent, et ces meubles pourraient de toute façon nous être utiles ici.

— Tous ?

— Pas tous.

J'ai repoussé mon ordinateur.

— Norbert, je n'ai aucune intention de faire visiter un appartement dont l'une des pièces ressemble à un atelier de menuiserie.

— Moi non plus.

— Alors ?

— Accorde-moi trois jours. Je rangerai la pièce, je choisirai les meubles destinés à être exposés et j'enlèverai les outils restants. Je veux simplement décider moi-même de ce qui doit être protégé avant le transport.

La proposition était raisonnable. Le problème, c'est que ces trois jours impliquaient de décaler une partie de mon calendrier.

— Les peintres arrivent lundi.

— Nous sommes jeudi. J'aurai terminé avant leur arrivée.

— Et si ce n'est pas le cas ?

— Alors je prendrai en charge les frais supplémentaires de transport et de location d'un espace de stockage.

Je l'ai observé plus attentivement.

— Nous allons mettre ça par écrit.

— Je m'attendais à ce que tu dises ça.

J'ai ouvert un document et commencé à rédiger les conditions. Ce n'était pas que je manquais de confiance en Norbert en tant que personne. Je savais qu'il tenait ses promesses professionnelles. En revanche, je doutais sérieusement de sa capacité à rester objectif lorsqu'il s'agissait d'objets auxquels il s'était attaché.

J'avais des doutes assez semblables à mon propre sujet, même si je n'avais aucune intention de les exprimer.

Une heure plus tard, nous étions dans le salon à déplacer des rectangles de carton représentant l'emplacement des meubles. Norbert proposait d'installer le fauteuil près de la fenêtre, légèrement tourné vers la bibliothèque. Je préférais le placer plus près de la porte, car cette disposition donnait une impression d'espace sur les photographies.

— À cet endroit, il gêne le passage, ai-je expliqué.

— De vingt centimètres.

— En photographie immobilière, vingt centimètres peuvent changer complètement la perception d'une pièce.

— Et dans la vie quotidienne, personne ne s'assoit dans un fauteuil pour agrandir visuellement son salon.

— Nous vendons un appartement, pas un fauteuil.

— Mais nous montrons comment on peut y vivre.

Pendant un instant, nous nous sommes affrontés du regard.

Finalement, j'ai sorti mon téléphone et pris deux photos d'essai. Sur la première, le fauteuil était placé selon ma proposition. Sur la seconde, selon celle de Norbert.

Nous avons examiné les clichés.

Sa disposition était meilleure.

— Ne dis pas un mot, l'ai-je averti.

— Je n'en avais pas l'intention.

— Tu as l'air de quelqu'un qui vient de gagner un procès après des années de procédure.

— J'aime simplement que les meubles soient à leur place.

Il a déplacé le fauteuil jusqu'à l'emplacement choisi, tandis que j'ouvrais davantage la fenêtre. Un vent frais s'est engouffré dans la pièce, faisant bouger les feuilles posées sur la table. L'une d'elles est tombée par terre. Nous nous sommes penchés en même temps pour la ramasser et nos mains se sont retrouvées à quelques centimètres l'une de l'autre.

Norbert a retiré la sienne le premier.

— Je t'en prie, a-t-il dit.

J'ai ramassé la feuille, bien plus consciente de sa présence que la situation ne le justifiait. Autrefois, nous pouvions passer des soirées entières dans la même pièce sans prêter la moindre attention à la distance qui nous séparait. Désormais, chaque rapprochement involontaire me rappelait que nous n'étions plus les mêmes personnes.

Avant midi, mon amie photographe Marta est passée pour évaluer la lumière et préparer la séance. Elle avait quarante-deux ans, parlait vite et n'enveloppait jamais ses opinions dans des formules de politesse inutiles.

Elle a fait le tour du salon, jeté un coup d'œil à la cuisine, puis s'est arrêtée devant le fauteuil.

— Celui-là, vous n'y touchez pas, a-t-elle déclaré.

Norbert a haussé les sourcils.

— Tu entends ? a-t-il murmuré.

— J'entends surtout que nous avons une excellente photographe, ai-je répondu.

Marta nous a observés avec amusement.

— Vous vous parlez toujours comme ça ?

— Seulement quand nous sommes polis, a répondu Norbert.

— Dans ce cas, je vous plains pour les jours à venir.

Pendant la demi-heure suivante, nous avons discuté des couleurs des murs et des angles de prise de vue. Marta a proposé un blanc chaud plutôt que la nuance froide que j'avais choisie. Norbert s'est rangé à son avis, mais seulement après qu'elle lui eut expliqué l'effet de la lumière sur les photographies.

Lorsqu'elle est partie, je me suis retrouvée avec deux décisions que je n'avais pas prévu de prendre et la conviction grandissante que mon calendrier commençait à mener sa propre existence.

Mon téléphone a sonné alors que j'examinais les échantillons de peinture.

C'était Beata, ma comptable.

Je me suis éloignée jusqu'à la cuisine. Notre conversation a duré quelques minutes et concernait un paiement en retard de l'un de mes clients. L'argent aurait dû arriver deux semaines auparavant. Je venais d'apprendre que le virement serait reporté d'un mois supplémentaire.

— Je vais me débrouiller, l'ai-je assurée.

Après avoir raccroché, j'ai posé les deux mains sur le plan de travail.

Je détestais l'incertitude financière. Depuis que je gérais seule mon agence, chaque paiement retardé m'obligeait à décaler d'autres engagements. Je pouvais puiser dans mes réserves, mais elles diminuaient plus rapidement que je ne voulais l'admettre.

— Tout va bien ?

Norbert se tenait à l'entrée de la cuisine.

— Des affaires professionnelles.

— Je ne t'ai pas demandé de détails.

— Tant mieux.

Il a hoché la tête, comme si ma réponse lui suffisait. Il n'a pas essayé de me consoler. Il ne m'a proposé ni argent ni solution à un problème dont il ne connaissait même pas la nature.

À la place, il a désigné le croissant qu'il avait apporté le matin de la boulangerie voisine.

— Mange quelque chose avant de prendre d'autres décisions concernant mes meubles.

— C'est du chantage alimentaire ?

— Plutôt une tentative d'éviter des erreurs stratégiques.

J'ai pris la petite assiette et me suis assise à la table. Norbert est retourné au salon, me laissant seule.

Ce détail m'a émue de façon inattendue. Ces derniers mois, je m'étais habituée à ce que les gens ne s'intéressent à mon bien-être que lorsqu'il avait des conséquences sur leurs propres affaires. Lui avait remarqué que je n'avais pas mangé et n'attendait aucune reconnaissance en retour.

Dans l'après-midi, nous avons repris la discussion sur les détails de notre organisation. J'ai accepté d'utiliser ses

meubles, à condition que tous les objets demeurent sa propriété et puissent être retirés avant la remise du logement à l'acheteur. Norbert a accepté sans la moindre réserve.

Puis il a présenté sa propre condition.

— Je veux participer aux décisions concernant la présentation de l'appartement. Pas seulement en tant que spécialiste des meubles.

— Tu es copropriétaire. Bien sûr que tu en as le droit.

— Je parle d'une véritable participation, Paulina. Pas simplement de signer des décisions déjà prises.

J'ai refermé mon ordinateur.

— La vente immobilière, c'est mon métier.

— Je sais. Et c'est précisément pour ça que je veux que tu diriges tout le processus. Mais cet appartement fait aussi partie de mon patrimoine.

Je ne pouvais pas lui donner tort.

— Très bien. Nous prendrons ensemble les décisions concernant le prix, l'annonce et les conditions de vente. Je serai responsable de la préparation marketing. Tu t'occuperas des meubles et tu participeras aux discussions sur les modifications à apporter à l'appartement.

— Et si nous ne sommes pas d'accord ?

— Nous en discuterons.

Il a esquissé un sourire.

— Voilà une déclaration courageuse.

— Ne t'en sers pas contre moi.

J'ai imprimé nos accords sur la petite imprimante que j'avais apportée du bureau. Norbert a lu attentivement le document, ajouté une remarque concernant la responsabilité

en cas de dégradation de son mobilier, puis signé sous le dernier point.

Son nom figurait juste en dessous du mien.

Pendant un instant, j'ai contemplé nos deux signatures. Autrefois, elles apparaissaient côte à côte sur le contrat de prêt et l'acte notarié. À l'époque, cela m'avait semblé n'être qu'une solution pratique.

Désormais, je n'étais plus aussi certaine que nos décisions communes aient jamais été complètement dénuées d'émotions.

— Quatre semaines, a déclaré Norbert en posant son stylo.

— Quatre semaines.

— Ensuite, chacun fera ce qu'il jugera bon.

— C'est ce qui est prévu.

Il s'est levé et a commencé à rassembler ses outils. Pourtant, arrivé près de la porte, il s'est arrêté.

— Paulina ?

— Oui ?

— Je n'ai pas l'intention de te compliquer la vie.

Je l'ai regardé.

— Je l'espère.

— Mais je ne te promets pas d'être d'accord avec toi sur tout.

Je me suis approchée.

— Je n'ai jamais attendu ça de toi.

Pendant quelques instants, nous sommes restés face à face. Il y avait dans son regard quelque chose de familier et

de nouveau à la fois. Comme s'il cherchait à deviner si la femme qu'il avait connue autrefois se cachait encore sous ma coiffure impeccable, mon élégant blazer et mon calme professionnel.

— Ça me fait plaisir de te voir, a-t-il dit.

Cette fois, je ne me suis pas réfugiée derrière une plaisanterie.

— À moi aussi.

Il m'a répondu par un sourire, puis s'est dirigé vers la chambre du fond.

Je suis restée seule près de la table, devant un document portant nos deux signatures, consciente que je venais d'accepter quatre semaines bien plus difficiles que je ne l'avais imaginé.

Car Norbert n'était plus simplement un souvenir.

Il occupait de nouveau une place dans mon quotidien.

Et je commençais à soupçonner que cela n'avait pas seulement à voir avec l'appartement.

Chapitre 2 - Les frontières invisibles

Le vendredi matin, j'ai reçu un message de Norbert accompagné d'une photographie montrant une partie désormais vide de la chambre du fond. Sous l'image, il avait écrit : « Premier mètre carré récupéré. Merci de le noter dans ton calendrier. »

Je ne lui ai répondu qu'après avoir terminé un rendez-vous avec une cliente.

« Il en reste environ onze. »

Mon téléphone a sonné presque immédiatement.

— Tu as vraiment compté ? m'a-t-il demandé.

— Je suis agente immobilière. Les mètres carrés, c'est ma spécialité.

— Et moi qui pensais que ta spécialité consistait à donner des ordres.

— C'est une prestation supplémentaire.

Il a ri, puis est passé aux questions pratiques. Il voulait savoir s'il pouvait apporter dans l'appartement une lampe restaurée et une petite table. J'ai donné mon accord après avoir examiné les photographies, mais je lui ai rappelé que tous les objets devraient être enlevés avant l'éventuelle remise des clés au nouveau propriétaire.

— Je me souviens de nos accords, a-t-il dit.

— Je préfère m'en assurer.

— Je sais.

Après avoir raccroché, je suis restée un long moment à regarder l'écran de mon téléphone. Je me demandais pourquoi un échange aussi banal pouvait améliorer mon

humeur davantage que l'annonce de la signature d'un nouveau contrat.

Au bureau, Marta m'attendait déjà. Cette fois, elle n'était pas venue en tant que photographe, mais en amie convaincue depuis des années que ma vie sentimentale ressemblait à un plan d'évacuation particulièrement mal conçu.

— Dis-moi que tu ne recommences pas quelque chose avec Norbert, a-t-elle lancé sans même me saluer.

J'ai levé les yeux de mes documents.

— Je ne recommence rien du tout.

— Évidemment. Tu te contentes d'aménager un appartement avec lui.

— Un appartement destiné à être vendu.

— Dans lequel vous avez autrefois vécu ensemble.

— Ce n'est pas un argument.

Marta s'est assise en face de moi.

— Paulina, je me souviens de ton état lorsque tu as déménagé.

Je n'ai pas répondu immédiatement.

Cette période appartenait aux rares épisodes de ma vie dont je ne pouvais pas parler sans éprouver une certaine honte. Non pas parce que quelque chose de dramatique s'était produit. Bien au contraire.

Il ne s'était rien passé.

Pendant trois ans, nous avions vécu ensemble, cuisiné, discuté âprement des factures et appris à connaître nos habitudes respectives. Je reconnaissais ses pas dans l'escalier. Je savais quand il avait besoin de silence et quand